

étant rond, cosu et puissant au lieu d'être tendu, déchiré et kaléidoscopique, cette opulence sonore univoque ne permet pas de rendre justice aux facettes et aux univers dévoilés par Kondrachine, Haitink ou Bernstein.

Le second défaut est l'absence de plans sonores. Entre nuances remontées d'un ou deux crans et étagement polyphoniques écrasés, le Vänskä passe largement à côté des atmosphères et des mondes évoqués par les deux *Nachtmusiken* et le *Schattenhaft*. C'est ce qui le distingue principalement de Kubelik ou Neumann/Leipzig.

Reste, pour Vänskä, la simplicité revendiquée dans la finale. Malheureusement la démonstration l'emporte sur l'incarnation et empêche cette 7^e de compter, même parmi les versions modernes, où elle est devancée par Barenboim, Jansons/Concertgebouw, Gielen, Chailly...

Christophe Huss

PIETRO MASCAGNI

1863-1945

Ψ Ψ Ψ **Cavalleria rusticana.**

Elody Moore (*Santuzza*), Brian Jagde (*Turridu*), Elisabetta Fiorillo (*Lucia*), Lester Lynch (*Alfio*), Roxana Constantinescu (*Lola*), Chœur de la Radio de Leipzig, Philharmonie de Dresde, Marek Janowski.

Pentatone. Ø 2019. TT : 1 h 06'.

TECHNIQUE : 4/5

Ψ Ψ Ψ **Cavalleria rusticana.**

LEONCAVALLO : Paillasse*

Ezgi Kutlu (*Santuzza*), Aldo Di Toro (*Turridu*, *Canio**), Cheryl Studer (*Lucia*), Audun Iversen (*Alfio*), Mareike Jankowski (*Lola*), Aurelia Florian (*Nedda**), Audun Iversen (*Tonio**), Martin Fournier (*Beppo**), Neven Crnic (*Silvio**), Chœur de l'Opéra et Orchestre philharmonique de Graz, Oksana Lyniv.

Oehms (2 CD). Ø 2018-2019.

TT : 2 h 24'.

TECHNIQUE : 3/5



Attendait-on Marek Janowski et l'orchestre saxon dans *Cavalleria rusticana*? Pas vraiment. La musique de Mascagni y gagne une tenue,

des couleurs, un raffinement dont on la dépouille trop souvent. Tout cela sans la moindre raideur. Mais la direction manque de cette liberté dans la respiration qu'un Karajan savait préserver au-delà de ses raffinements. Dommage surtout que la distribution ne se situe pas à la même hauteur. Plutôt mezzo clair, parfois joliment nuancée, plus fragile que de coutume, la Santuzza d'Elody Moore n'est pas le falcon attendu. Autour d'elle, un Turridu et un Alfio assez bruts donnent dans le vérisme ordinaire, et une Mamma Lucia usée aboie ses notes.

La captation de l'Opéra de Graz pâtit quant à elle d'un orchestre lourd et pâteux. Vocalement, rien d'indigne ni de mémorable. Une Santuzza de nouveau trop claire force dangereusement ses moyens. Alfio fait son office. Aldo di Toro n'assure pas si mal en Turridu, non sans nuances venues d'un passé de ténor plus léger, fils d'une Cheryl Studer reprenant du service sans retrouver de voix.

Plus complexe que celui de *Cavalleria*, l'orchestre de Paillasse n'est pas mieux mis en valeur par Oksana Lyniv. Certes éprouvé à la fin, Di Toro ne fait pas l'histriion et tient bon. Devenu Tonio, Audun Iversen chante assez grossièrement, alors que le couple adultère s'avère très honnête grâce à Aurelia Florian et Neven Crnic. Quoi qu'il en soit, deux ajouts inutiles à la discographie.

Didier Van Moere

MICHELE MASCITTI

1664-1760

Ψ Ψ Ψ Ψ **Sonates pour violon**

op. 9 n^{os} 1-3, 5-7, 9 et 12.

Quartetto Vanvitelli, Gian Andrea Guerra (*violon*). Arcana. Ø 2020. TT : 1 h 08'.

TECHNIQUE : 3,5/5



Au XVIII^e siècle, Mascitti fut, avec Corelli et Vivaldi, le représentant de la musique italienne en France – où, contrairement à eux, il a fait quasiment toute sa carrière. Qu'il soit si peu joué et enregistré aujourd'hui reste un mystère. Sans atteindre au génie de ses illustres compatriotes, sa musique séduit par une fluidité, une finesse et un extraordinaire sens pratique qui lui sont tout à fait propres.

Réjouissons-nous que le Quatuor Vanvitelli, après des sonates de l'*Opus 8*, poursuive la redécouverte de Mascitti avec une sélection de l'*Opus 9*, le dernier du compositeur. La connivence de l'ensemble, le naturel de leur phrasé, le son doux et croquant de Gian Andrea Guerra (qui n'a vraiment pas besoin d'une telle réverbération !), nous mettent dans les meilleures dispositions pour s'abandonner à une italianité d'autant plus assumée qu'elle est conçue pour satisfaire aux attentes exotiques du public français d'alors. On sourira au finale de la dernière sonate, qui semble conjuguer la rondeur monumentale de Corelli et la théâtralité extravertie de Vivaldi. Espérons que les premiers opus bénéficieront à leur tour de telles lectures, qui devraient ramener enfin la musique de Mascitti sur de nombreux pupitres !

Olivier Fourés

JULES MASSENET

1842-1912

Ψ Ψ Ψ Ψ **Don César de Bazan.**

Laurent Naouri (*Don César*), Elsa Dreisig (*Maritana*), Marion Lebègue (*Lazarille*), Thomas Bettinger (*le Roi*), Christian Helmer (*Don José*), Christian Mounounbou (*Capitaine de la garde*, *Ensemble Aedes*, *Orchestre des Frivolités parisiennes*, *Mathieu Romano*. Naxos (2 CD). Ø 2019. TT : 1 h 51'.

TECHNIQUE : 3/5



Créée à l'Opéra-Comique en 1872, la seconde partition lyrique de Massenet n'avait encore fait l'objet d'aucun enregistrement. Sans être représentatif de son style à venir, cet ouvrage alerte et plein de charme où les subtilités harmoniques jouent à cache-cache avec les lieux communs, laisse entrevoir ce qu'il gardera – l'efficacité dramatique, la lisibilité, l'économie – et ce qu'il perfectionnera : des motifs qui se gravent dans la mémoire, des climats auxquels on n'échappe pas. Il y éprouve, enfin, les vertus roboratives de l'espagnolade. Le livret s'y prêtait : face à Charles II épris de la coquette Maritana, et à un ministre (*Don José*) qui, pour obtenir les faveurs de la Reine, favorise les desseins adultères de son maître, le

truculent Don César – condamné à mort pour avoir tiré l'épée en volant au secours du petit Lazarille – jouera les justiciers avant d'épouser Maritana...

Après une Ouverture virant du sombre au clair, la musique débute dans la légèreté du chromo (*Aragonaise*), progresse dans l'in vraisemblance au fil de dix-sept numéros bien caractérisés – dont la tendre Berceuse et un duo vraiment drôle (« *Me marier ?* ») – pour finir presque comme un drame romantique.

La partition d'orchestre ayant disparu, la production de 2016 dont le présent enregistrement est l'aboutissement, a nécessité un travail délicat à partir du matériel d'orchestre et des piano-chant qu'il a fallu parfois instrumenter. Pour les détails, on renverra à la notice très informée de Robert Ignatius Letellier.

Menées par une distribution juvénile et engagée, les représentations étaient un vrai régal. Faut-il avouer que, servie par des artistes plus aguerris, le disque n'a pas tout à fait le même impact ? Certes on en retrouve les qualités distinctives : côté plateau, une prononciation si nette qu'on se passe du livret ; côté fosse, une merveilleuse alchimie des timbres et une expressivité instrumentale d'une rare éloquence. Sans doute est-ce lié à la nature artistique de Mathieu Romano, fondateur de l'ensemble vocal Aedes, qu'il dirige toujours, avant d'élargir son spectre à l'orchestre.

Ce qui manque ? Un minimum de dialogues parlés et le respect des fins de plages : ces shuntages aussi laids que systématiques devraient être la honte de la profession. Cela dit, découvrir *Don César de Bazan* vaut bien qu'on s'y pique les doigts !

Gérard Condé

FELIX MENDELSSOHN

1809-1847

Ψ Ψ **Romances sans paroles.**

Stéphane de May (*piano*). Pavane (2 CD). Ø 2019. TT : 2 h 09'.
TECHNIQUE : 3/5



Des duos amoureux, des fêtes de lutins, des marches funèbres, des souvenirs de Venise... Il y a tout cela et bien d'autres choses encore dans les *Romances sans paroles*. L'intégrale